

elles réveillèrent les souvenirs du vieux serviteur. Examinant Sarah avec plus d'attention il s'écria tout à coup : « Ah ! madame, est-il possible que je ne vous aie pas reconnue plus tôt : vous que j'ai tant regrettée ! Vous la fille de mon maître ! »

La monstrueuse ingratitude de Lucy se trouvait ainsi dévoilée. Sir Richard en eut horreur, il s'empressa d'offrir un asile à sa tante et à sa cousine. Tous trois allaient s'éloigner, quand arriva un domestique. Il était chargé, disait-il, de la part de miss Lucy, de donner des secours aux deux mendiantes qui s'étaient présentées à l'hôtel de lord Wils.

Sir Richard fit répondre à Lucy que sa mère et sa sœur s'étaient placées sous sa protection et que dorénavant elles n'auraient besoin de recourir à aucune autre.

IX.

En voyant chaque jour Georgina, le jeune lord put apprécier sa douceur, sa bonté, son dévouement envers sa mère. Il ressentit alors pour elle une affection qui devait être inaltérable, puisqu'elle était basée sur les qualités d'un cœur éprouvé.

Lord Wils avait emporté avec lui le germe de la contagion. Il tomba malade et mourut peu de jours après. On ouvrit son testament qui avait été fait à Londres, dans la prévision du mariage de Lucy avec son cousin. Il y était dit que :

« Voulant perpétuer son nom et conserver ses biens dans sa famille, il donnait les trois quarts de sa fortune à son petit-neveu Richard Wils, à la condition qu'il épouserait sa petite-

filles. » (Il n'y avait aucune désignation de nom.) « Et que l'autre quart appartiendrait à Sarah, qu'il avait si cruellement punie, et à laquelle il pardonnait sa désobéissance en considération du mariage de sa fille avec le représentant de la famille des lords Wils. »

Sir Richard apprit ces dispositions à Sarah et à sa cousine, en ajoutant qu'il n'épouserait jamais miss Lucy.

« Mais alors que deviendra donc la fortune de mon grand-père, répondit Georgina, puisque vous ne voulez plus accomplir sa volonté ? »

— Ceci dépendra de vous reprit-il ; ma chère Georgina, acceptez-moi pour époux, vous me rendrez le plus heureux des hommes, et nous obéirons aux dernières volontés de votre grand-père. . . . vous êtes aussi sa petite-fille. »

Georgina ne répondit rien, mais elle tendit sa main au jeune lord.

« Je vous bénis ! mes enfants, dit Sarah émue, tandis qu'ils s'inclinaient avec respect devant elle ; c'est à vous que je dois le pardon de mon généreux père. »

— Vous avez aussi à pardonner, ma mère reprit timidement Georgina. »

— Oui, ma fille, j'y songeais... Dès que vous serez lady Wils, je passerai sur le continent avec l'orgueilleuse Lucy, et nous ne reviendrons près de vous que lorsqu'elle sera digne de votre amitié. »

MME. EDMÉE DE SYVA.

Journal des Demoiselles.



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

THE BLIND BOY.

O say what is that thing call'd light
Which I must ne'er enjoy ?
What are the blessings of the sight ?
O tell your poor blind boy.

You talk of wondrous things you see.
You say the sun shines bright ;
I feel him warm, but how can he
Or make it day or night ?

My day or night myself I make
When e'er I sleep or play ;
And could I ever keep awake
With me 't were always day.

With heavy sighs I often hear
You mourn my hapless woe ;
But sure with patience I can bear,
A loss I ne'er can know.

Then let not what I cannot have,
My cheer of mind destroy ;
Whilst thus I sing, I am a king,
Although a poor blind boy.

CORREY CIBBER.

L'ENFANT AVEUGLE.

Oh ! dites-moi ce qu'est cette chose appelée lumière dont je ne dois jamais jouir ?... Dites, dites au pauvre aveugle, quels sont les avantages de la vue.

Vous parlez des choses merveilleuses que vous voyez ; vous dites que le soleil brille : je sens bien qu'il est chaud ; mais comment peut-il faire à son gré le jour et la nuit ?

Mon jour et ma nuit, c'est moi-même qui les fais selon que je joue ou que je dors ; et certainement, si je pouvais me tenir toujours éveillé, je ne voudrais que le jour.

Je vous entends souvent soupirer et plaindre mon malheur sans remède ; et pourtant il m'est facile de supporter la privation d'un bien que je ne connais pas.

Ne détruisez donc pas la tranquillité d'âme dont je jouis, en me parlant d'une chose que je ne puis jamais avoir ; quand je chante ainsi, ne suis-je pas un roi, bien que je ne sois qu'un pauvre enfant aveugle ?

NOËMI THÉVENIN.